

HUBERT MINGARELLI

L'ANNÉE
DU SOULÈVEMENT

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN : 978-2-02-102628-3

© Editions du Seuil, Avril 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

1

L'année du soulèvement fut une année chaude et sèche. On se battit sur les ponts, dans les gares et autour des casernes, et il y eut mille histoires. Les unités de la police se rendirent en premier aux insurgés. Ensuite ce fut l'armée, un régiment après l'autre, et le gouvernement s'enfuit pendant la nuit. Le lendemain on incendia le parlement et c'est dans un ciel déjà brûlant que les flammes montèrent. On arrêta les officiers, on les jugea et on en tua quelques-uns. A cause de bruits qui couraient, les chefs des insurgés décidèrent de les séparer avant de les juger, les dispersant dans des endroits sûrs et obscurs, ou sur les collines alentour.

Les trois hommes gravissaient le versant doré de la colline, entre les fougères et la bruyère. Par endroits, ils enjambaient la source qui descendait le flanc escarpé. L'officier San-Vitto marchait en tête. On lui avait retiré sa veste d'uniforme et sa ceinture. Afin que son pantalon tienne, il en avait roulé le haut sur ses hanches, et pour cacher qu'on lui avait pris sa ceinture, il avait sorti sa chemise par-dessus. La plupart du temps il regardait par terre, là où il posait les pieds, et il faisait un grand pas au-dessus de l'eau lorsqu'elle traversait le sentier. Lorsqu'il levait les yeux pour apercevoir le sommet, il ne le voyait pas à cause des châtaigniers et des chênes. Alors il regardait vers le bas, il voyait des routes, des champs jaunes et des maisons. Derrière lui, Daniel grimpait en suivant des yeux le bord du sentier. Il chantonait tout bas. Il était jeune et maigre, et par moments, il se voûtait comme un vieillard et du menton il touchait son sternum. Quelquefois, il levait les yeux sur le prisonnier. Puis il recommençait à chantonner,

et à surveiller le bord du sentier. Lorsqu'il apercevait un lézard qui s'enfuyait, il se retournait vers Cletus et le lui montrait avec la main. Cletus lui faisait un signe avec la tête, il le faisait même les fois où il n'avait rien vu. A un moment, Daniel s'arrêta parce qu'un de ces lézards s'était glissé sous une pierre, avait réapparu et le fixait maintenant en battant des paupières.

- Non, lui dit Cletus, ne t'arrête pas.

En l'entendant, l'officier San-Vitto s'était retourné vers eux, et Cletus lui dit sèchement :

- Toi aussi, continue. On ne t'a rien dit.

San-Vitto regarda rapidement vers le bas de la colline et reprit la montée. Cletus, la main suspendue à la lanière du fusil de chasse, regarda lui aussi vers le bas de la colline.

- Pourquoi ils nous envoient là-haut ? demanda Daniel. A quoi ça sert ?

- Allez, monte, lui dit Cletus, on se le demandera quand on y sera.

- Qu'on le garde en bas, c'était la même chose. Pourquoi nous faire grimper, alors ?

- Faut croire qu'il y a une raison, mais ils ne me l'ont pas dite.

Daniel leva les yeux sur la voûte des arbres.

- Et si on s'arrêtait là, suggéra-t-il soudain, on serait plus près pour le redescendre, ce soir. Il y a de l'eau, on est à l'ombre maintenant. C'est pareil.

Cletus plissait des yeux sans lui répondre.

- Je vois pas la différence si on les attend ici, dit

Daniel sur un ton surpris. C'est pareil, non ? Ils seront même contents qu'on soit pas montés jusqu'en haut.

Cletus passa la lanière du fusil sur l'autre épaule. Puis il l'enleva à nouveau de cette épaule, et tendit l'arme à Daniel.

– Allez, dépêche-toi, lui dit-il, ne le laisse pas prendre de l'avance.

Tandis que Daniel reprenait la montée, le fusil à la main, Cletus lui dit :

– Là-haut aussi on trouvera de l'ombre.

– Tu parles, dit Daniel en faisant de grands pas pour rattraper San-Vitto.

Cletus jeta encore un regard vers le bas, tourna ensuite la tête de côté pour surprendre les bruits qui auraient pu monter jusque-là. Il n'entendit qu'un bruit sourd et vague, une sorte de rumeur incessante. Il était encore dans cette position quand il aperçut San-Vitto et Daniel qui montaient de biais au-dessus de lui, passant devant un gros rocher blanc étincelant comme le soleil. Il sortit du sentier et coupa à travers la bruyère et les fougères pour les rattraper.

Ils arrivèrent au sommet dans la clarté brutale de la fin de l'après-midi. L'officier San-Vitto était penché en avant, les mains sur les genoux. Daniel restait au bord du sommet, le fusil à ses pieds, le talon de la crosse posé dans l'herbe. Cletus reprenait son souffle à l'écart. Le soleil descendant se trouvait en face d'eux. Ils avaient tous les trois leur ombre très longue et très

nette. Le haut de la colline formait un replat. Une maison occupait le centre.

– Une heure pour monter, dit Daniel. En bas, ils le savent au moins ?

– Nous on le sait, à présent, dit Cletus.

– Et combien pour redescendre, tu penses ? demanda Daniel.

– La moitié pour redescendre, dit Cletus, ça va.

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

Cletus ne lui répondit pas. Daniel marcha vers lui. Lorsqu'il l'eut rejoint, il demanda :

– En attendant qu'ils viennent le chercher qu'est-ce qu'on fait ?

Cletus dit avec calme :

– On se repose, et on attend. On essaye surtout de ne pas le laisser filer.

– Pourquoi ils lui ont retiré sa ceinture ?

– Il pourrait se tuer avec.

– Et ici avec quoi il pourrait se tuer ?

– Avec rien pour l'instant.

– Tu sais jouer aux cartes ? demanda Daniel.

– Non, dit Cletus.

Il se tourna vers San-Vitto, qui s'était assis dans l'herbe.

– Lève-toi, lui dit-il. On ne reste pas là.

San-Vitto mit une main devant les yeux pour se cacher du soleil, et se releva. Ils marchèrent tous les trois jusqu'à la maison. Une partie du toit penchait, et une autre partie, plus haute, manquait. Il y avait un trou à

la place. Sur la façade, il y avait une fissure, d'en haut jusqu'en bas. San-Vitto ralentit, comme s'il avait été naturel qu'ils s'arrêtent là.

– Non, lui dit Cletus, continue.

Ils passèrent derrière la maison, et de ce côté-là, tout était en parfait état, le toit et les murs. Il y avait un arbre planté à une dizaine de mètres. L'ombre de la maison rejoignait celle de l'arbre.

– Ici c'est bien, dit Cletus.

Il regarda autour de lui, considérant l'arbre et le mur, et dit à San-Vitto en lui désignant le mur :

– Assieds-toi là.

A Daniel, il dit :

– Va voir dedans si tu trouves quelque chose pour nous.

Daniel s'approcha, tendit le fusil à Cletus et demanda :

– Quelque chose comme quoi ?

– Pour qu'on s'assoie, dit Cletus, qu'on s'installe un peu.

Daniel fit deux voyages dans la maison. Il en rapporta une table, et deux chaises. Ils s'installèrent sous l'arbre. Cletus faisait face à San-Vitto, Daniel lui tournait le dos. Cletus garda le fusil pendant un moment sur les genoux, le considérant avec attention, puis il le posa à plat sur la table. Et là il examina la culasse avec encore plus d'attention. Il promena le doigt dessus plusieurs fois. Puis il s'adossa à la chaise et croisa les mains derrière la tête. Daniel

sortit un paquet de cartes de sa poche et entreprit de les battre.

C'était un endroit calme et tiède, protégé de l'éclat du soleil par l'arbre et la maison. L'eau de pluie, avant de s'infiltrer et de descendre le long du versant, avait le temps d'y former des nappes, et ainsi l'herbe était verte.

Le premier aboiement de chien qui leur parvint, lointain, coïncida de quelques secondes avec la levée du vent. Un vent lointain comme l'aboiement du chien. Le feuillage de l'arbre s'agita, sans faire aucun bruit, ni changer la forme de son ombre sur le sol. Assis contre le mur, les genoux repliés, San-Vitto leva la tête. Son visage exprimait peu de choses. Il semblait regarder vers le feuillage. Il posa la nuque contre le mur et ferma les yeux. Daniel, les coudes posés sur la table, continuait de battre ses cartes. Un nouvel aboiement monta jusqu'à eux, venant d'une autre direction, et à tous il leur sembla aussi lointain que le précédent.

– Fais donc une réussite, dit Cletus.

– J'ai jamais aimé en faire, répondit Daniel.

– Moi c'est les cartes en général que je n'aime pas, dit Cletus.

L'instant d'après, San-Vitto dit d'une voix faible :

– Je voudrais me lever.

– Quoi, qu'est-ce que tu veux ? demanda Cletus sans le regarder.

– Me lever, dit San-Vitto.

– Non, dit Cletus.

– J'en ai besoin, juste un moment.

Cletus le dévisagea longuement.

– Tais-toi, tais-toi ! lui ordonna-t-il.

Daniel demanda sans s'arrêter de battre ses cartes :

– Qu'est-ce que ça fait qu'il se lève ?

– Pour quoi faire ? demanda Cletus à San-Vitto.

– Pour pisser, répondit San-Vitto.

– Alors je m'en fous, dit Cletus, froidement. Tu avais besoin d'attendre qu'on soit là ?

Des deux côtés du cou, juste sous les mâchoires, San-Vitto rougissait. Daniel posa ses cartes sur la table et dit à Cletus :

– Je m'en occupe, si tu veux.

– Bon Dieu, dit Cletus.

Daniel se leva, saisit le fusil et s'approcha du mur, et tandis que San-Vitto se relevait, il lui indiqua l'angle de la maison.

– Passez là derrière, lui dit-il.

San-Vitto longea le mur et tourna à l'angle. Daniel attendait près du mur, le fusil dans une main, observant le ciel au-dessus de la maison.

– Tu n'es pas à la chasse, lui dit Cletus, méfie-toi. Tiens-le mieux que ça.

Daniel prit le fusil dans les deux mains et cessa de regarder en l'air et regarda San-Vitto en train de pisser.

– Quand est-ce qu'ils vont venir ? demanda-t-il en tournant une fois et rapidement la tête vers Cletus.

– Je n'en sais rien. On vient d'arriver. Maintenant ou tout à l'heure. Avant la nuit, j'espère.

– Et s'ils montent pas le chercher ? On dort là, on fait quoi, Cletus ?

– On fait qu'on attend. Quoi d'autre ?

– Et pour manger ?

– On verra. On attend aussi.

– Et si on le redescendait nous-mêmes ?

– Pour se faire engueuler ? demanda Cletus.

– D'accord on attend, dit Daniel. Mais dans un moment, si tu veux, je vais dans le chemin et je tire une fois en l'air.

– Tu crois qu'ils t'entendront ?

– J'en sais rien. Pourquoi pas ?

Cletus commençait à sourire.

– Admettons qu'ils t'entendent, dit-il.

– Oui, et alors ?

Cletus dit, en souriant largement :

– Admettons. Eh bien ils croiront qu'on l'a descendu nous-mêmes, et ils ne viendront jamais le chercher. On crèvera de faim.

San-Vitto revenait. Daniel le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il se soit assis à sa place contre le mur, puis il se dirigea vers la table et y reposa le fusil.

– Je vais voir dans la maison, dit-il.

– Qu'est-ce que tu vas y faire ? demanda Cletus.

– Chercher une chaise.

– Qui a besoin d'une chaise ? dit Cletus, faussement surpris.

Daniel dit sur un ton hésitant :

– Laisse-moi faire, Cletus.

Cletus indiqua d'un geste de la tête qu'il pouvait y aller. Puis, s'adressant à San-Vitto, il dit, la voix neutre :

– Tu es bien tombé avec nous.

Tandis que Daniel s'éloignait vers la maison, Cletus prit le jeu de cartes et le battit un instant. Il étala quelques cartes, puis rapidement les rassembla, et les remit à leur place. Il fixa ensuite intensément San-Vitto. Ce dernier ne baissait pas les yeux. Il soutenait le regard de Cletus, mais sans la moindre trace de morgue ni, à l'inverse, avec soumission. Son regard était seulement emprunt d'inquiétude, dont il tentait de cacher la profondeur en ne baissant pas les yeux. Tout était très calme autour d'eux. Dans les coins sans ombre, l'éclat du soleil diminuait, mais les insectes qui les traversaient avaient encore des couleurs éclatantes. Une libellule volait à toute vitesse entre l'arbre et la maison. Elle apparaissait et disparaissait si vite, qu'au bout d'un moment Cletus ne fut plus certain que c'était la même libellule qu'il voyait.

Daniel revenait avec un antique fauteuil en osier. Il le tenait à bout de bras par les accoudoirs.

– Hé, garde-le pour toi et donne-lui ta chaise, lança Cletus.

– Non, moi ça va comme ça, dit Daniel. Et toi, Cletus, tu le veux ?

Cletus ne lui répondit pas. Daniel lui dit en installant le fauteuil contre le mur à côté de San-Vitto :

– C'est tout foutu là-dedans, le toit va tomber.

Puis à San-Vitto, il dit :

– Tenez, asseyez-vous là.

San-Vitto commença de se redresser, mais Cletus lui ordonna :

– Non, non, remets-toi comme tu étais !

San-Vitto observa Cletus et attendit sans savoir quoi faire.

– Allez, lui dit Cletus, remets-toi assis.

San-Vitto s'assit lentement dans l'herbe, tandis que Daniel regardait vers Cletus avec incompréhension.

– Tu ne l'as pas dit comme il faut, lui dit Cletus en levant les yeux vers le ciel.

– Quoi, qu'est-ce que j'ai fait ? demanda Daniel.

Cletus continuait de regarder en l'air. Il haussa une fois les épaules et dit nonchalamment :

– Assieds-toi, tu lui dis. C'est suffisant.

Daniel demeurait où il était, sans bouger ni parler. Cletus le fixa.

– Vas-y, dis-lui.

– Oh ! Cletus, dit Daniel en baissant son regard.

– Vas-y, tu entends. Dis-lui comme je t'ai dit. Tu verras, il comprendra aussi bien.

Le regard toujours baissé, Daniel dit au bout d'un moment :

– Je m'en fous après tout qu'il s'assoie ou pas.

– Moi je ne m'en fous pas, dit Cletus d'une voix déterminée. Alors tu vas le faire.

Daniel parvint à redresser son regard.

– Arrête, Cletus, ça sert à rien. Je te dis, je m'en fous.

Puis, faisant mine de vouloir s'éloigner, il dit :

– Je descends voir s'ils arrivent.

– Tu ne descends nulle part et tu fais ce que je t'ai demandé, lui ordonna Cletus.

San-Vitto parla à Daniel, presque à voix basse :

– Fais-le, ça ne me gêne pas.

– Toi tu ne dis rien, lança Cletus avec force.

– Qu'est-ce qui vous fait mal ? demanda San-Vitto, presque à mi-voix.

Cletus se leva vivement et saisit le fusil. Il le tendit en avant, mais sans le pointer vers San-Vitto.

– Bon Dieu qu'est-ce que je t'ai dit ?

A cet instant, retentirent plusieurs aboiements de chiens, provenant de plusieurs directions, se succédant rapidement, et plus proches à présent que les premiers qu'ils avaient entendus. Cletus marmonna quelque chose pour lui-même, et ensuite à voix haute, à Daniel :

– Maintenant fais ce que je te dis.

Daniel dit d'une voix sans timbre :

– Assieds-toi là.

San-Vitto se dressa et s'assit dans le fauteuil. Cletus posa le fusil sur la table et dit à Daniel avec amertume :

– Alors tu avais besoin de faire des manières ? Tu as peur de quoi ?

– J'ai pas peur, répondit Daniel, sûrement pas. Ne me dis pas ça.

– Alors quoi ?

– Je te dis que j'ai pas peur.

Cletus reprit lentement sa place sur sa chaise, et dit avec une expression de lassitude, sans regarder vers le mur :

– Bon alors refais-le. Redis-lui comme il faut.

– Oh ! non, Cletus.

– Il paraît que tu n'as pas peur, dit Cletus.

Et immédiatement après, mais cette fois plus bas :

– Et de nous deux, c'est moi qui commande.

Il attendit, puis :

– Oui ou non ?

Maintenant Cletus toisait Daniel avec une sorte de tristesse, non pas tournée vers Daniel, mais vers lui-même. Alors Daniel dit à San-Vitto d'une voix oppressée et en regardant l'herbe à ses pieds :

– Relève-toi, et remets-toi dans le fauteuil.

San-Vitto exécuta les mouvements impassiblement. Il se releva du fauteuil et s'y rassit lentement sans quitter des yeux un seul instant ceux de Cletus, assis derrière la table, qui plissait le front et les yeux, comme si quelque chose bourdonnait dans ses oreilles. Et tout doucement Cletus rentra en lui. Il lui sembla à cet instant alors entendre le fleuve qui coulait en ville, ou plutôt la pluie qui tombait sur l'eau. Tous les soirs Cletus descendait sur les quais et marchait le long du fleuve en attendant que les bruits de la journée le quittent, et que sa fatigue s'en aille aussi un peu. Le soir, il était trop fatigué pour trouver le sommeil. Il retirait les cartouches de son fusil, les rangeait dans sa poche, et posait

le fusil sur son lit. Personne n'y prêtait attention, car chacun de son côté avait aussi des choses à faire, ou à penser en secret avant de s'endormir. Cletus n'aurait pas voulu que quelqu'un l'interroge sur sa façon de faire avec son fusil et ses cartouches. Il savait qu'il l'expliquerait maladroitement. Il ne voulait pas qu'on se méprenne sur ses intentions. Car il avait de l'estime pour tous ceux qui dormaient là avec lui, même pour ceux qui n'y dormaient qu'une nuit, et qu'au réveil il ne revoyait pas parce qu'on les avait affectés ailleurs, ou bien parce qu'ils étaient partis tôt avant l'aube pour rentrer chez eux.

Cletus descendait la rue jusqu'au fleuve et marchait dans le même sens que l'eau. Il lui semblait que c'était une meilleure idée que de la remonter si on voulait se débarrasser des bruits et des événements de la journée. Au bout du quai, il descendait sur la berge, et il continuait à marcher sur une étroite bande de galets. Du fleuve montait une bonne fraîcheur. Il avait trouvé un endroit où fumer une cigarette. C'était une grosse branche d'arbre blanchie par le soleil. Il s'asseyait dessus pour fumer, tourné vers le fleuve. Parfois un poisson sautait hors de l'eau. Un soir, il avait plu, et il avait caché sa cigarette dans ses mains.

Sans qu'ils s'en aperçurent, la lumière devint partout uniforme, car le soleil, pourtant loin de toucher l'horizon en bas dans la vallée, ne les éclairait plus directement. A partir de cette heure de la journée, le haut de la colline, plus précisément la haie de chênes et de châtaigniers, lui faisait un obstacle. Au-dessus d'eux le ciel était toujours lumineux, mais tout, autour d'eux, était dans une ombre calme.

L'ombre ne les quitterait pas jusqu'au soir, pour devenir finalement l'obscurité, puis la nuit. Les aboiements des chiens ne les quitteraient pas non plus. Avec cependant des pauses, plus ou moins longues. Mais pour ainsi dire il leur semblerait que les chiens ne cesseraient pas d'aboyer.

Le vent continuait de souffler faiblement. Le feuillage tremblait à peine. Il fallait lever les yeux en l'air pour s'en apercevoir. Daniel retournait les cartes sur la table. Quand il avait fini, il les reprenait et recommençait. Cletus le regardait faire, et quelquefois, il observait

San-Vitto par-dessus l'épaule de Daniel. Depuis qu'il était assis dans l'antique fauteuil, San-Vitto était resté presque immobile et parfaitement silencieux. Il appuyait sa tête contre le mur derrière lui et ses avant-bras reposaient sur ses cuisses. Par instant, ses doigts se repliaient sur ses genoux. Il sursauta lorsque Daniel se leva en tendant l'oreille, et son cœur se mit à battre lorsqu'il le vit partir en courant vers le bord du sommet, là où le chemin débouchait. Quand il revint, en marchant cette fois, Daniel dit :

– J'ai entendu quelque chose, mais c'était rien.

Il s'assit en disant :

– Ils se foutent de nous en bas, non ? Ils nous ont oubliés. Ils fument et ils mangent. Après ils vont dormir.

– Nous aussi on dormira, dit Cletus. Ici ou en bas, qu'est-ce que ça peut faire ? Et toi qu'est-ce que tu as à vouloir redescendre si vite ?

– Tu les connais les gars qui doivent monter le chercher ?

– Je les connais comme ça, répondit Cletus. Pas tous.

– Et leur commandant, tu le connais ?

– Comme ça aussi, dit Cletus.

Là-dessus il secoua la tête d'un air contrarié.

– Tu n'aurais pas dû me dire qu'ils fumaient en bas, dit-il. Maintenant ça m'a repris, j'ai envie de fumer.

– Moi aussi j'ai envie de fumer, dit San-Vitto.

Cletus faillit lui dire de se taire, mais il demanda :

La Beauté des loutres
Seuil, 2002
et « Points », n°P1261

Quatre soldats
Prix Médicis, 2003
Seuil, 2003
et « Points », n°P1216

Hommes sans mère
Seuil, 2004
et « Points », n°P1337

Le voyage d'Eladio
Seuil, 2005

Océan Pacifique
Seuil, 2006

Marcher sur la rivière
Seuil, 2007

La promesse
Seuil, 2009



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-LÍESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2010. N° 97378 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE